

L'OMNIBUS paraît tous les Mercredi et Samedi de chaque semaine et est vendu dans les rues pour trois sous; on reçoit aussi des souscriptions au prix de une piastre et demi par année, les six premiers mois payables d'avance.

On ne reçoit pas d'abonnement pour moins de six mois.

On reçoit aussi des annonces

# L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

Bureaux et administration, 25, rue Saint-Vincent.

Toutes lettres, non affranchies, seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications quelconques devront être adressées à S. S. C. L. Y. FRANCE, imprimeurs-éditeurs.

L'OMNIBUS est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

## PROSPECTUS.

Voici, lecteurs, mon prospectus :  
Tous les trois jours, heure précisée ;  
Je parais, car, bien qu'*Omni*bus,  
Je ne peux souffrir la *remise*.  
Parmi la foule, à bon marché,  
A grandes guides je voiture  
Prose, chansons, littérature ;  
Rien n'est pour moi trop haut perché.  
A la tristesse, pour tisane,  
Je fais prendre des calembours,  
Des qui pro quo, des coq-à-l'âne,  
Et des maximes à rebours.  
J'ai des stalles pour la morale,  
Des coups de fouet pour le scandale ;  
Compagnon de Philarité,  
A mes grelots je pends le rire  
Et conduis ceux qui savent lire,  
Sur mes coussins à la *gaîté*.  
Je suis l'ami des fous, des sages,  
Autant que du sage et des fous,  
Sans être roi, j'ai quatre pages,  
Et je me donne pour trois sous.

## VARIÉTÉS.

### PENSÉES D'UN GARÇON SUR LE MARIAGE.

*Si j'étais marié*, je renoncerais à toutes ces extravagances qui marquent chaque jour la vie d'un garçon ; à ces dépenses folles qui n'ont souvent que de tristes résultats ; à ces parties de plaisir qui fatiguent le corps et appesantissent l'esprit.

*Si j'étais marié*, je voudrais aimer ma femme, car je crois que ce doit être un supplice continu de vivre avec une femme que l'on n'aime point. Je sais bien qu'il y a beaucoup de ménages où les époux sont indifférents l'un pour l'autre ; mais il me semble qu'il doit être plus doux de chercher sa femme que de l'éviter.

*Si j'étais marié*, je voudrais que ma femme ne fût citée ni pour sa figure ni pour son esprit, ni pour sa toilette, ni pour ses manières, et cependant je voudrais qu'elle eût tout cela bien.

*Si j'étais marié*, on ne me rencontrerait pas sans cesse au théâtre ou aux promenades. Je ne craindrais pas d'être vu avec ma femme à mon bras ; je craindrais encore moins le ridicule que les fâts et les sots veulent jeter sur les bons maris ; les trois-quarts de ces gens-là ressemblent au renard de la fable ; ils ne peuvent pas atteindre le bonheur et tâchent de se venger en se moquant des gens heureux.

*Si j'étais marié*, je voudrais avoir beau-

coup d'enfants, car les enfants forment la chaîne qui enlace plus étroitement la femme et le mari.

*Si j'étais marié*, je n'aimerais que ma femme, mais je tâcherais d'être aimable auprès des autres, afin de les rendre jalouses de son bonheur. Je serais galant avec la beauté ; je rechercherais la société d'un sexe que j'aimerais toujours, et ma femme ne s'en fâcherait pas, parce que, tout en ne cueillant qu'une fleur, il est permis de respirer le parfum des autres.

*Si j'étais marié*, je ne serais point jaloux, car la jalousie donne de l'humeur et l'humeur fait fuir les amours ; je ne serais pas non plus trop confiant, car les femmes prennent souvent notre grande confiance pour de l'indifférence, et elles n'ont peut être pas tout à fait tort.

*Si j'étais marié*, je voudrais avoir beaucoup d'amitié pour ma femme, car l'amitié survit à l'amour. Je voudrais aussi qu'elle eût des talents, qu'elle aimât la lecture et la musique, car une femme qui aime les arts ne s'ennuie jamais seule, et un mari étant obligé de s'absenter quelquefois, on doit toujours craindre qu'elle ne prête l'oreille aux distractions qu'on lui offrirait.

*Si j'étais marié*, je mènerais plus souvent ma femme au théâtre qu'en société ; au bal je la laisserais danser sans moi, mais je ne voudrais pas qu'elle valsât avec un autre.

*Si j'étais marié*, enfin, je choiserais avec soin les personnes que je recevrais chez moi ; je congédierais bien vite ces messieurs qui viennent toujours *par hasard* à l'heure où le mari est sorti. Je ne laisserais jamais aller ma femme avec un autre qu'avec moi ; je n'aurais point de ces amis complaisants qui sont toujours prêts à offrir leur bras, car je me rappellerais toujours ce que je faisais étant garçon.

### Le Ménage de M. Bertrand.

M. Bertrand m'engage souvent à aller dîner chez lui, et je n'y vais jamais, car je me défie un peu de ces offres qui ne vous sont faites que dans la rue, ou lorsqu'on se rencentre chez un tiers. Et puis M. Bertrand à dans toute sa personne un laisser aller qui n'engage pas à partager son dîner, toujours malpropre, quoique portant d'assez belles choses ; ayant un jabot couvert de tabac, un habit taché avec un pantalon neuf, un gilet sale avec une cravate blanche. Le désordre que je remarque dans la tenue de M. Bertrand me semble d'un mauvais augure pour son ménage, et en général j'ai remarqué que l'on dîne mal chez les gens qui n'ont pas soin d'eux.

Je ne connaissais pas la famille de M. Bertrand ; mais une affaire me forçant dernièrement à lui parler, je me rendis chez lui.

Il était midi, je pensais que je le trouverais, et qu'il aurait déjeuné.

Je pars. Il loge dans un beau quartier, au second étage ; il doit avoir un bel appartement. Je monte, je sonne, j'attends un peu, on ouvre enfin, c'est une petite fille de cinq à six ans, qui tient une tartine de pain et de raisiné à la main, qui m'ouvre sans me regarder, puis va courir après un petit garçon de sept à huit ans, qui fouille dans un buffet où il paraît puiser en toute liberté.

Je regarde un moment autour de moi : n'apercevant personne autre et ne sachant de quel côté me diriger, je me décide à m'adresser aux enfants, qui ne m'écoutent pas. — Mademoiselle, M. Bertrand, s'il vous plaît ?

— Ah ! Coco, donne moi du fromage. . . j'en veux. — Tiens ! c'te gournaude ! n'as-tu pas du raisiné ? — C'est égal ! je veux du fromage, ou je dirai à maman que tu as pris du pâté qu'on gardait pour dîner. — Je m'en moque bien !

J'étais toujours là, écoutant le dialogue des enfants, lorsqu'une dame paraît enfin, à demi habillée, en bonnet de nuit, en camisole, tenant un corsot d'une main, un sac de l'autre. Elle jette un cri en m'apercevant. — Ah ! mon Dieu ! c'est quelqu'un ! et ces enfants n'avertissent pas ! Pardon monsieur, je croyais que c'était le porteur de lait. Julie ! Julie ! . . . Comme je suis faite ! Julie, ma robe. . . — Madame, c'est à M. Bertrand que je désire parler. — Oui, monsieur, vous allez le voir. Julie ! . . . Mais où est donc la bonne ! — Maman, elle n'est pas encore revenue du marché. — Ah ! mon Dieu ! deux heures pour acheter un poulet ! c'est une chose affreuse. . . Et je n'ai personne pour m'habiller ? . . . C'est égal, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer par ici. . . vous allez trouver M. Bertrand.

Je passe dans une autre pièce, enjambant par-dessus les tabourets, les plumeaux, etc., car l'appartement n'est pas encore fait. Je trouve enfin M. Bertrand, en robe de chambre, au milieu d'un tas de papiers, de livres, de cartons, qui s'amuse à repasser ses rasoirs.

— Eh ! c'est vous, mon cher ami ! me dit-il en venant à moi un rasoir à la main ; mais c'est charmant de venir nous surprendre ainsi. . . Vous déjeunerez avec nous. — Comment ! vous n'avez pas encore déjeuné, à midi ? — Oh ! nous n'avons pas d'heure, nous autres, et puis l'on a des jours où l'on se lève tard. — J'ai déjeuné, et je voulais seulement vous demander un renseignement. — Je suis à vous, permettez que je me rase. — Faites, je vous en prie. — Madame Bertrand, voilà deux heures que je demande de l'eau chaude pour ma barbe. — Eh ! monsieur, Julie a dû en mettre au feu. . . Adèle, allez voir s'il y a de l'eau chaude pour votre papa. . . — Ah ! oui, maman, il y en avait, mais mon frère a renversé la cafetière avec